

« Une attention à la dispersion. Conversation entre Ariel Kyrou et Yves Citton », *Librarioli*, D, juin 2020, p. 54-61.

UNE ATTENTION À LA DISPERSION

Conversation entre Ariel Kyrou et Yves Citton

Un échange de réflexions en trois volets, autour des notions de dispersion et de concentration dans notre capitalisme technologique voire absolutiste, qui accorde tant d'importance à la captation de nos attentions – sujet sur lequel Yves Citton a écrit un livre, *Pour une écologie de l'attention* (Seuil, 2014), et en a piloté un autre, collectif, *L'économie de l'attention, nouvel horizon du capitalisme* (La Découverte, 2014). Yves Citton et Ariel Kyrou sont tous deux membres du collectif de rédaction de la revue *Multitudes*.

Ariel Kyrou – Tu as beaucoup travaillé sur la notion d'attention. Tu parles volontiers de la captation de l'attention par les prédateurs des médias ou du spectacle, mais aussi des idées préconçues sur la nécessité qu'auraient par exemple les élèves à être toujours attentifs. L'une de tes idées serait que nous devons parfois savoir être « distraits », ce qui nous permettrait notamment de nous mettre en posture de réceptivité par rapport à notre environnement. Sous ce regard, ne faudrait-il pas savoir de temps en temps aussi « se disperser » ? Laisser son esprit dériver vers de multiples voies, par exemple *via* des sortes de rêves éveillés, plutôt que d'être toujours attentifs à l'unique question sur laquelle d'aucuns souhaiteraient focaliser notre attention ?

Yves Citton – C'est une question à la fois passionnante et très difficile à démêler. Prenons les choses d'un peu loin. La notion d'attention est toujours contextuelle, située. On ne peut pas « être attentif » (ou distrait) dans l'absolu, mais seulement par rapport à une certaine situation, structurée par certaines normes relatives à des exigences d'action et à des positions d'autorité. Quand je conduis une voiture, je dois être attentif à ce qui se passe sur la route. Je suis distrait si je me mets à lire un SMS. Au contraire, si je suis dans une classe de littérature, on peut me demander de lire un texte, et je suis alors distrait si je regarde par la fenêtre ce qui se passe dans la rue au même moment. On est là au niveau des individus et des situations particulières.

Certain·nes d'entre nous, dans les hôpitaux, les écoles, les bureaux, souffrent aujourd'hui de se sentir tiraillé·es par des exigences contradictoires, qui dispersent leur attention et les empêchent de bien faire ce qui doit être fait. On peut entendre ici la « distraction » au sens étymologique : l'individu se sent tiré et écartelé dans des directions multiples et incompatibles entre elles. La dispersion peut alors être cause de souffrance pour l'individu.

Mais on peut aussi considérer les choses d'un autre point de vue, qui part du collectif plutôt que de l'individu. Il peut être très important pour un groupe humain de se concentrer sur la formulation et la résolution de problèmes communs. Dans le cas de délibérations de ce type, centrales pour ce que nous appelons « démocratie », nous devons nous focaliser ensemble sur un certain problème, nous écouter les un·es les autres, nous laisser parler à tour de rôle et, peut-être, convenir d'une procédure commune de décision qui engagera toute la communauté. Nous constituons ainsi une attention commune, publique, qui gagne en force du fait de sa concentration momentanée.

L'adjectif « concentrationnaire » nous dit toutefois que la concentration peut aussi être une très mauvaise chose. En-deçà de l'image historique des « camps de concentration »,

exceptionnellement violents – que nous renouvelons aujourd’hui hélas dans le traitement des réfugié·es et des migrant·es – il y a toute un imaginaire qui considère à juste titre la concentration avec suspicion. Bon nombre d’entre nous avons appris à valoriser la « diversité » comme une valeur essentielle des démocraties du XXI^e siècle. Tout ce qui nous concentre sur une identité prédéterminée et homogénéisante mérite de nous inquiéter : les démocraties, à la façon des milieux vivants, sont d’autant plus riches, florissantes, résilientes qu’elles multiplient les points de vue, les sensibilités, les capacités à nous adapter à des conditions d’existence toujours changeantes. Dans un tel cadre, et au niveau collectif, la dispersion devient une très bonne chose.

Le plus intéressant est toutefois ce qui se passe dans l’articulation entre les niveaux de l’individu et du collectif, entre les moments de concentration sur des objets de délibération commune et les moments de dispersion vers des expériences diverses et hétérogènes déployées dans nos milieux de vie partagés. Cette articulation passe par un opérateur que des gens que je lis en ce moment désignent comme une « écoute collective » (*collective listening*). Cette écoute collective peut prendre deux formes alternatives (au sens où elles respirent sur un rythme qui les fait alterner l’une avec l’autre).

La performance musicale, telle que nous la connaissons dans certaines cultures occidentales modernes, repose sur une attention concentrée – au double sens où chaque auditeur·e prête son attention à ce que font les musicien·nes, et où l’ensemble de l’audience est réuni par son écoute commune. Mais la délibération démocratique, que nos imaginaires situent au cœur de nos idéaux politiques, repose aussi sur une écoute collective dont la structure et la dynamique sont différentes, puisqu’elles reposent sur une alternance réciproque et symétrique entre des prises de paroles croisées, selon un modèle semblable à celui de musicien·nes se livrant à une improvisation collective.

Ce que suggèrent des auteur·es comme Kate Lacey, dans *Listening Publics. The Politics and Experience of Listening in the Media Age* (2013), ou Mike Ananny, dans *Networked Press Freedom. Creating Infrastructures for a Public Right to Hear* (2019), c’est qu’une certaine dispersion activement entretenue au sein des publics est une condition de vie de ce que serait un système politique démocratique fidèle à ses ambitions affichées, que nos médiarchies actuelles trahissent cruellement. Nous abordons toujours la liberté de pensée du point de vue du droit à une libre *expression* : le droit individuel de ne pas être empêché d’exprimer ce que l’on veut. Et nous déléguons à ce que Peter Szendy qualifie de « supermarché des images », presque intégralement structuré par les flux de capitaux, la tâche de faire voir ou de faire entendre les idées, les images et les histoires exprimées par les individus. L’avènement des réseaux sociaux, depuis une quinzaine d’années, nous berce dans l’idéologie d’une dispersion inhérente à la forme même des réseaux distribués.

Une telle vision ignore toutefois de très puissants facteurs d’homogénéisation et de concentration de nos perceptions autour de quelques attracteurs massivement dominants. L’influence omniprésente des dynamiques publicitaires qui alimentent le modèle économique des plateformes, les phénomènes de bulles de filtre, la nature même des médias de masse ont pour résultat de rendre pratiquement inaudibles à nos contemporain·es toute une série d’idées et d’informations qui se trouvent tellement refoulées et « dispersées » aux recoins perdus et abandonnés de nos labyrinthes médiatiques qu’elles s’en trouvent structurellement dépourvues de toute effectivité.

Mettre au premier plan de nos revendications un *public right to hear* (un droit du public à entendre), et réclamer l’implémentation pratique d’un tel droit entraîne l’exigence d’une restructuration fondamentalement différente de nos médiarchies. Des auteur·es comme Lacey et Ananny nous aident ainsi à voir 1° que les démocraties vivent de capacités d’écoute autant que de liberté d’expression ; 2° que les publics ne préexistent pas aux médias qui les informent, mais qu’ils en sont au contraire les créations et les résultats ; 3° que le soin

d'assurer une certaine diversité des opinions, des argumentaires et des imaginaires ne saurait être abandonné au seul supermarché des images ; 4° que la « distraction » envers les attracteurs concentrationnaires d'attention actuellement hégémoniques est un impératif de survie pour nos ensembles sociaux menacés d'effondrement écopolitique ; et finalement 5° que la dispersion des perceptions, des opinions et des savoirs au sein des publics doit être prise en charge par des mesures actives de reconfiguration de nos infrastructures médiatiques réorientées afin d'implémenter un « droit du public à entendre ».

Ariel Kyrou – Il n'est pas anodin que ces deux termes à la polarité opposée, concentration et dispersion, aient une double dimension chimique et lumineuse, en connexion avec des phénomènes naturels. Tout comme une solution chimique avec plus ou moins de matière en son sein, la lumière se concentre ou se disperse... Cela signifie que ces deux contraires, la concentration et la dispersion, ne possèdent par eux-mêmes aucune charge, ni positive ni négative, du moins en amont de toute immersion dans un contexte. C'est leur rapport à notre environnement, ô combien humain et donc subjectif, qui les alimente en forces à même d'être jugées positives ou négatives, selon nos convictions. Sous ce regard, la dispersion et la concentration ont toutes deux un petit quelque chose du *pharmakon*, à la fois poison et antidote qui est selon Bernard Stiegler la clé de toute technologie. Qui ne serait d'abord qu'un potentiel du meilleur comme du pire. Une puissance de plus en plus grande, qu'il conviendrait d'orienter dans le sens de la construction plutôt que de la destruction des individus comme des collectifs ou, selon les termes du philosophe, de la néguentropie plutôt que de l'entropie. Dans le sens, aussi, de la bifurcation vers plus de justice et de partage des richesses et capacités plutôt que de la continuation infinie de l'Anthropocène sur les airs marketing de l'économie dominante...

L'idée d'une « écoute collective » permettant de juger de la nécessité de se concentrer ou de se disperser relève donc à la fois d'un point de vue artistique et d'une décision de l'ordre de la démocratie en actes. Dans les deux cas, l'enjeu me semble politique au sens premier du terme. Je me concentre lorsque l'attention qui m'appelle me cultive et cultive mon environnement. Je me disperse lorsqu'elle semble vouloir bien au contraire me capter à des fins qui ne seraient pas constructives d'un futur souhaitable selon mes vœux. Cela tient sur le principe, mais fait resurgir la question du libre arbitre et de ses pièges – enjeu très spinoziste d'ailleurs. Suis-je le meilleur juge de ce qui justifierait pour moi ou pour la société d'une concentration ou d'une dispersion ?

Yves Citton – Je commencerais par récuser tout manichéisme entre une attention (par essence bonne) qui relèverait nécessairement de « la culture » (culture de soi ou de son environnement) et une dispersion (par essence mauvaise) qui serait forcément synonyme de captation par autrui et donc d'aliénation.

Oui, les différentes attitudes que nous faisons relever de l'attention (conçue comme concentration) relèvent bien d'un « travail de culture », le terme que tu proposes me semble très bien choisi. L'attention est *culturante* : en tant qu'*homo interpretor* et *homo faber*, chacun.e de nous enrichit le monde où nous vivons en faisant émerger de nouvelles actualisations, parfois merveilleusement improbables, à partir des potentiels qualitativement infinis des milieux où nous évoluons. Même les comportements les plus écocidaire, et donc les plus condamnables et les plus ruineux, sont la conséquence de cet enrichissement culturant, qui se retourne parfois en terrible appauvrissement selon les ambivalences de nos *pharmaka* techniques dont tu as parlé. Nos attentions sont toujours aussi *culturées*, parce que *culturelles* : chacun.e de nous prête différemment attention au monde qui nous entoure et nous constitue, selon la diversité des cultures linguistiques, ethniques, familiales dans lesquelles nous avons baigné. Je dirais aussi que nos attentions sont *cultuelles*, au sens où ce qu'un

regard ethnographique et anthropologique peut qualifier de « culte » ou de « rituel » y joue un rôle constitutif. Assister à un spectacle (faire silence, rester sagement assis, se tenir éveillé dans le noir, applaudir à la fin) est l'une des nombreuses activités rituelles et culturelles que nous pratiquons. Ces rituels structurent le travail de la culture dont tu parles. Ils constituent des formes de « cultes » qui ressemblent souvent de très près à ce que nous catégorisons habituellement sous le terme de « religion ». C'est bien un certain respect, une certaine vénération qui caractérisent les formes d'attention qui font culture de par le monde, même dans les groupes sociaux réputés athées ou antireligieux. Donc oui, certaines formes de concentration sont nécessaires à faire culture, et ce qui les érode, les menace ou les lamine (en nous dispersant) mérite de nous préoccuper.

Une des propriétés les plus intéressantes de ces expériences attentionnelles intensément concentrées, qu'on peut considérer comme culturelles, est toutefois de nous absorber dans quelque chose qui nous dépasse (une œuvre d'art, une révélation, un amour). Il s'agit d'une concentration très particulière puisque, au lieu de nous concentrer sur nous-mêmes, elle tend plutôt à nous faire sortir de nous-mêmes. C'est ce que la langue anglaise désigne sous le nom de « rapture ». Un film, un concert, une performance de danse ou de théâtre « captive » notre sensibilité et notre conscience, « rapte » nos pensées – bref nous « aliène », au sens étymologique où le soi passe sous la possession d'autre chose que soi (l'improvisation de jazz, le suspense d'un récit saisissant, la transe d'une rave). L'attention y est *aliénée* et *aliénante*.

Et voilà bien ce qui piège la question du libre arbitre, comme tu l'indiques pertinemment. Au plus fort d'un suspense réussi, d'un solo époustouflant ou d'un rituel partagé, je ne suis pas vraiment libre de penser ou de faire autre chose que ce qui me possède à ce moment-là. Et c'est bien ce qui fait la force transformatrice de telles expériences. Je suis simultanément concentré sur ce que je vis et dispersé dans le dispositif commun qui me le fait vivre grâce à la puissance d'imprégnation propre au milieu attentionnel constitué par le scénariste, le groupe de musiciens, le DJ, l'orateur, le prêcheur. S'il faut situer quelque part notre « liberté », ce n'est pas dans ce que je fais à ce moment-là et dans cet environnement-là, mais dans ma capacité à me placer dans, ou à m'extraire de, ce type d'environnements dans l'avenir. La liberté attentionnelle n'est jamais « actuelle », activable dans l'immédiateté de la situation présente (à quoi suis-je attentif ici et maintenant ?), mais seulement « écologique », à savoir liée à la possibilité de modifier mes environnements (comment puis-je conditionner par avance le milieu qui me conditionnera à l'avenir ?).

La question la plus intéressante est toutefois celle que tu poses à la fin de ton intervention : *Suis-je le meilleur juge de ce qui justifierait pour moi ou pour la société d'une concentration ou d'une dispersion ?* Et là, j'ai d'abord envie de répondre résolument *Oui*. Personne ne peut juger mieux que moi ce qui me donne de la souffrance, de la satisfaction ou de la jouissance dans le moment présent. Et dans la mesure où ma survie résulte d'une certaine forme d'intelligence – toujours étonnamment fine, comme le montrent par défaut les bêtises de la prétendue « intelligence artificielle » – personne ne peut juger mieux que moi ce qui correspond à ma complexion singulière de besoins, de désirs, d'aptitudes et de limitations. Si je me concentre sur ceci, ou si j'ai l'air de me disperser en papillonnant d'une distraction à l'autre, il faut postuler qu'il y a des raisons d'adaptation et de résistances à certaines adaptations qui me poussent à le faire, selon les nécessités internes de ma complexion singulière.

Et pourtant, comme nous le savons tous, certain.es d'entre nous adoptent des comportements qui semblent leur être profondément nuisibles. On parle généralement d'« addiction » pour désigner ces pièges autodestructeurs dans lesquels se font enfermer certains de nos comportements, pour notre plus grand dommage. Les connotations négatives de l'aliénation tiennent à cela : je me trouve désirer ce qui me détruit – que cela passe par une

attention excessive à certains poisons (le jeu, les sucreries, l'alcool) ou par une attention insuffisante à certains devoirs (prendre soin de ses proches, de sa santé, de ses capacités de compréhension). Natasha Dow Schüll, dans son admirable ouvrage *Addiction by Design. Gambling in Las Vegas*, a remarquablement analysé la façon dont les propriétaires de casino construisent des environnements attentionnels addictifs, qui accrochent leurs victimes à des pulsions à la fois jouissives et suicidaires – tout cela afin d'assurer la maximisation du profit actionnarial des grandes entreprises de jeu. Il y a donc à l'évidence des cas où il faut répondre résolument *Non* à ta question. L'individu n'est pas toujours le meilleur juge de ce qui justifie une concentration ou une dispersion.

Pour résoudre ce dilemme, où nous sommes condamnés à répondre oui et non à la même question, il faut à nouveau décliner le problème sur plusieurs échelles superposées, qui resituent l'individuel au sein de collectifs – et en particulier au sein de processus d'écoute collective, dans le cadre d'un droit du public à entendre.

Les remèdes possibles de mon enfermement individuel dans des addictions suicidaires ou écocidaires sont à chercher dans notre capacité à écouter collectivement ce que disent ou ce que font les autres entités avec lesquelles nous partageons nos milieux de vie. La notion de *general intellect*, issue de Marx et revitalisée par Toni Negri, peut être entendue comme cela : une capacité à se lire les un·es les autres (*inter-legere*). L'important, encore une fois, n'est pas tant la liberté (abstraite) d'expression que la capacité (effective) d'écoute. Revendiquer un droit public à entendre, c'est se doter d'un outil institutionnel pour ajuster collectivement nos modulations attentionnelles individuelles : corriger une concentration excessive par des injections à cette diversité qui nous aide à entendre ce que nos bulles informationnelles tendent à ignorer ; corriger une dispersion excessive en nous rappelant à l'importance de certains problèmes communs qui nous réunissent et nous focalisent sur ce à quoi nous tenons le plus. À la question *Suis-je le meilleur juge de mon attention ?*, je répondrais donc que *Nous sommes collectivement le meilleur ajusteur de mon attention*.

La question suivante serait de savoir qui est inclus (ou non) dans le *nous* en question. Les humain·es seulement, dont émanent ce que nous reconnaissons comme des paroles articulées, selon une définition strictement anthropocentrée ? Ou, plus largement, les Terrestres, comme les appelle Bruno Latour, à savoir toutes les entités vouées à partager la « zone critique » de quelques kilomètres qui, du fond des océans à la hauteur des nuages, constitue notre seul et très fragile milieu de vie. Cette zone critique, avec tou·tes les terrestres qui y habitent, concentre nos conditions de vie sur une très mince couche de notre planète, par le fait même que s'y disperse une incroyable richesse et diversité de formes de vie symbiotiques, rivales et complémentaires.

Ariel Kyrou – À la lecture de tes réflexions, je résumerais l'enjeu de la dispersion ou de la concentration pour tout être humain voire tout collectif à trois notions pour moi essentielles, et que l'on peut aborder successivement : la pratique, plutôt que la consommation ; le souci de soi et du monde ; le doute fécond, qui ne doit jamais quitter notre esprit et notre corps, afin que ceux restent toujours ouverts à la découverte et à l'inattendu.

Ma première condition, indispensable au choix de la dispersion ou de la concentration, c'est l'idée de *pratique*, que j'oppose à l'injonction de consommation. La pratique, en effet, se construit dans le temps, en amadonnant des instruments, en écoutant ceux qui savent en jouer, nous surprennent et nous apprennent à les manipuler et à nous laisser manipuler par eux. Et aussi en s'inspirant de ceux qui nous aident à connaître nos sujets pour mieux nous perdre en eux parfois. Cela rejoint l'improvisation de jazz dont tu parlais : si John Coltrane peut improviser pour mieux toucher les cimes, c'est parce qu'il maîtrise mieux que personne les codes du jazz. S'il se disperse pour notre plaisir, s'étonnant lui-même en suivant selon les instants le piano de McCoy Tyner ou la batterie d'Elvin Jones, c'est parce qu'il s'est

beaucoup concentré auparavant. En écho des cyniques philosophes ou des stoïciens de la Grèce antique, on pourrait parler d'ascèse, d'exercice à mener sur soi-même, mais j'y ajouterai un peu de jubilation. De dispersion bien venue grâce à la concentration qui la permet. À l'inverse de la pratique de l'amateur, de celui qui aime et accorde donc du temps à son amour, celui qui toujours ne fait que consommer ne vit que de plaisirs instantanés, vite oubliés et donc frustrants. Il se concentre en cascades courtes et se laisse disperser par les échos les plus forts et immédiatement séduisants de ce que tu appelles la « médiarchie ». Il ne retient rien. Il est le verre de Coca face au vin bien vieilli dans son fût. Le goût du temps, au cœur de toute pratique véritable, est sans doute l'un des sésames des arts de la concentration et de la dispersion.

Ma deuxième clé, inspirée par tes arguments, est *le souci de soi, des autres et du monde* qui nous entoure. Pour mieux se concentrer ou se laisser disperser selon que l'objet réponde ou non, potentiellement, à ce souci pluriel. Il y a là quelque chose de l'ordre du bon sens, dans la continuité de toute pratique s'inscrivant dans le temps long. Mais l'intérêt de ce souci, même lorsqu'il porte sur soi, est qu'il s'avère toujours inséparable de notre environnement et plus largement du monde que nous habitons. Grâce à ce souci-là, il s'agit d'être présent, pour soi et les autres, d'être capable d'imaginer le monde pour mieux s'en emparer, ce qui revient à le digérer par la concentration ou à l'élargir par la dispersion. En tout cas, à faire advenir un monde plutôt que de le subir.

Enfin, il y a *le doute*. Le doute ouvre les voies de la régénération et de la bifurcation. Il est comme une vigie en nous, nous permettant de résister à la surconcentration propre à chaque pratique comme à la conscience de soi et du monde lorsqu'elle est trop exclusive, qui aurait tendance à nous focaliser sur ce qui nous semble bel et bon au détriment de ce que nous ne connaissons pas. Il n'y a pas d'avancées envisageables sans remises en question. Et pas de remises en question sans capacité à accueillir et cultiver le doute sous ses formes les plus remarquables. Le doute, c'est l'absurdité du mouvement Dada, l'art du banal et les jeux de mots idiots, l'explosion des statuts et la dérision de toute étiquette. Sans oublier l'autodérision qui disperse nos imbéciles certitudes. Le doute, c'est aussi le « Et si ? » de la science-fiction. La pluralité des possibles qu'elle ouvre, sans jamais concentrer le futur dans une voie unique. Si le souci de soi semble appeler des choix de concentration, le doute crée des trous dans le présent pour mieux disperser nos imaginaires en direction du, ou plutôt *des* futurs.

Pour résumer, d'abord la pratique permet de creuser un territoire. Le souci de soi et du monde nous donne ensuite des outils de concentration pour le délimiter et le travailler sans perdre l'écoute plus ou moins dispersée de notre contexte. Puis le doute disperse bien plus radicalement le puzzle de ce territoire pour mieux le régénérer. Ce faisant, il interroge ce terrain de pratique comme ce travail soucieux pour mieux nous projeter ailleurs, ou alors autrement sur le même domaine ou une maison adjacente. Pour terminer par un clin d'œil à Paul Ricœur, le doute se marie à cet imaginaire utopique, introuvable et dispersé, qui naît et se réincarne sans cesse en multiples formes pour dynamiser les champs de concentration de l'idéologie. Pratiquer, se soucier et douter ne seraient-ils pas les trois ingrédients d'une marmite qui, cuisinés ensemble malgré leurs saveurs disparates, nous offriraient une méthode pour savoir nous concentrer et nous disperser sans jamais être piégés dans la concentration ou la dispersion ?

Yves Citton – Je suis totalement emballé par ta trinité *pratiquer, se soucier, douter*. Ces trois registres nous éclairent parce qu'ils sont perpendiculaires à l'opposition entre concentration et dispersion. On ne peut penser la pratique, le souci ou le doute que par un va-et-vient, une oscillation, une pulsation, une modulation entre, d'une part, focaliser son attention sur quelques aspects sélectivement privilégiés au sein de notre environnement et, d'autre part, tester ce qui est voisin, mitoyen, extérieur mais néanmoins solidaire et

déterminant par rapport aux aspects sur lesquels on se concentre pour en approfondir les puissances. La pratique comme tâtonnement improvisateur, le souci comme scrupule environnemental, le doute comme décadrage stimulant – ces trois éléments nous entraînent simultanément à aiguïser notre sensibilité et à élargir notre compréhension. Il faut entendre « entraîner » ici dans le double sens où nous « sommes entraîné·es » à faire certains gestes par les mouvements mêmes de notre présence dans le réel et que « nous nous entraînons » à faire ces gestes de façon de moins en moins inepte, de plus en plus virtuose.

Il y aurait plusieurs livres à rédiger pour rendre compte de la richesse de cette trinomie que tu proposes, mais je conclurai notre conversation en m'interrogeant brièvement sur les conditions de possibilité de ce triple registre dans notre monde soumis aux pressions insoutenables de ce qu'on peut qualifier avec Franco Berardi de « capitalisme absolutiste ».

D'un côté, l'idéologie libérale – dont nous sommes tou·tes un peu les enfants au sein de nos sociétés occidentales – semble propre à encourager ce qui relève de la pratique, du souci et du doute. Au XVIII^e siècle, un écrivain-penseur comme Diderot valorisait le savoir propre aux pratiques artisanales, il jouait dans son écriture avec les libertés, les folies, les contraintes encapacitantes, les rigueurs et les vigneurs de l'improvisation. Une romancière-philosophe comme Isabelle de Charrière mettait le souci (des autres et de soi) au cœur de toute son écriture, fournissant des textes brefs (comme les *Lettres neuchâtelaises*) qui restent parmi les plus stimulants exercices de *care* narrativisé. Et bien entendu, c'est un cliché de rappeler que l'une des grandes revendications de l'époque dite « des Lumières » consistait à cultiver la mise en doute des vérités et des hiérarchies héritées (même si de nombreux angles morts scotomisaient cette revendication critique). Donc ta trinomie devrait *a priori* pouvoir être aisément soluble dans nos régimes sociaux qui se réclament encore aujourd'hui officiellement des agendas libéraux hérités du XVIII^e siècle.

D'un autre côté, cependant, l'emballlement néolibéral qui a profondément transformé nos sociétés occidentales au cours du dernier demi-siècle semble déboucher sur une situation où les revendications de la pratique, du souci et du doute prennent désormais des tonalités profondément subversives, voire même insurrectionnelles. Les pressions financières qui reconditionnent presque intégralement nos relations sociales au nom de la maximisation des retours sur investissements tendent à saper les terrains et les temporalités à partir desquelles pratique, souci et doute pourraient déployer leurs vertus.

Pour aller très vite : la conjonction de pressions financières à court terme et d'automations computationnelles tendent à réduire le travail humain à l'exécution de tâches strictement paramétrées, au sein desquelles l'espace de tâtonnements improvisateurs, nécessaire au développement de pratiques, est à la fois abstraitement exigé et concrètement préempté. Au lieu d'une respiration saine entre focalisation et divertissement, nous nous retrouvons enfermé·es dans une division du travail concentrationnaire et mutilante.

Parallèlement, la médialisation intensifiée de nos relations sociales (postées en temps réel sur les réseaux sociaux, médiatisées instantanément par des chaînes d'information en continu) semble répandre le souci de soi et des autres sur l'ensemble de ce qui se déroule aux quatre coins de la planète. Jamais les humains n'ont autant parlé de « droits », de « responsabilités », de « certifications » (bio, équitables, socialement responsables). Les acheteurs de vêtements ou de smartphones sont censés se soucier des conditions de travail dans les ateliers du Bangladesh ou dans les mines du Congo. Et pourtant, dans le même temps, les procédures et les rythmes qui conditionnent notre travail rendent de plus en plus difficile de soigner la qualité des relations que nous entretenons avec les autres et avec nous-mêmes. Toujours concentrés sur des tâches urgentes, toujours dispersés entre trop de sollicitations simultanées, nous vivons dans le regret et la culpabilité d'une capacité d'attention et de soin toujours déficiente.

Enfin, il serait vrai de dire que nous vivons dans un doute généralisé et nihiliste, qui sape toute confiance et fait le lit des conspirationnismes les plus délirants. Mais il serait également vrai de nous dépeindre comme tragiquement incapables de remettre en doute les prémisses pourtant intenable du *business as usual* qui pousse le capitalisme à foncer dans le mur écologique. Le doute vit aujourd'hui dans un état dispersé, qui contamine tout et n'importe quoi, sans parvenir à se concentrer sur des enquêtes assez assidues pour faire émerger de nouveaux consensus constructifs.

Quelle leçon tirer de ce trop bref commentaire de ta belle trinomie ? De façon assez triviale – mais c'est une trivialité que nous gagnerions peut-être à creuser – tout cela témoigne d'*énormes mutations socio-écologiques* en train de se faire, des mutations que nous ne voyons que par le petit bout de nos lunettes, avec pour résultat de nous sentir tiraillé·es entre des injonctions contradictoires. Celles et ceux qui parlent aujourd'hui d'« effondrement » de nos civilisations thermo-industrielles ont le mérite de rendre compte du caractère inéluctable et radical de ces mutations inouïes et (pour le moment) inaudibles. Les dilemmes, les oppositions, les polarités à travers lesquelles nous percevons, décrivons et vivons nos problèmes contemporains nous emprisonnent dans des contradictions qui (ne) restent insurmontables (qu') au sein des logiciens et des principes d'orientation dont nous héritons.

Ce n'est pas seulement de nouvelles explications, de nouvelles idées ou de nouveaux modèles dont nous avons besoin. C'est d'*un nouveau paradigme général de valorisation* qui est en train d'émerger, et dont il faut accélérer activement l'émergence. Nous sommes à la fois trop concentré·es et trop dispersé·es. Les deux pôles opposés ne sont incompatibles qu'au sein de systèmes de valorisation périmés, qui nous enferment dans des oppositions et des problématisations obsolètes.

Notre tâche la plus importante est d'aider à l'émergence, à la manifestation, à la formulation de nouveaux paradigmes de valorisation qui soient à la hauteur des énormes défis présents. Cette tâche exige de nous concentrer sur des problèmes concrets, de creuser leurs implications avec patience, de nous rassembler sur des importances partagées, de diversifier nos points de vue pour les ajuster à la multiplicité de nos points de vie et, ce faisant, de nous donner les moyens de prendre soin de nos besoins communs. Pratiques, soucis et doutes sont au cœur de tout cela, qui implique un va-et-vient constant entre concentration et dispersion.